

VIRGINIE GRIMALDI

Il nous restera ça

FAYARD

PROLOGUE

Jeanne

Trois mois plus tôt

C'était le grand jour. Jeanne n'avait pas dormi de la nuit. Elle ajusta son chignon et y épingla le voile. Ses mains tremblaient légèrement, rendant la tâche plus ardue. Elle avait tenu à être seule pour se préparer, malgré les propositions pressantes de tout le monde de l'accompagner. Elle mesurait l'importance de cet instant, ce genre de moment charnière qui s'incrute profondément dans la mémoire pour ne jamais la quitter, et elle tenait à s'y consacrer pleinement, sans distraction. Par la fenêtre, le soleil de juin éclaboussait le parquet en chêne de la chambre. Cette flaque dorée était son endroit préféré de l'appartement. Elle apparaissait en fin de matinée, lorsque les rayons se frayaient un passage entre les cheminées de l'immeuble d'en face. Jeanne n'aimait rien tant que s'y poster, les deux pieds ancrés dans la

douce chaleur. Un jour, Pierre l'avait surprise, face à la fenêtre, yeux fermés, bras écartés, inondée de lumière. Entièrement nue. Elle avait souhaité disparaître entre les lames du parquet tant elle avait eu honte, mais Pierre avait ri :

— J'ai toujours rêvé d'épouser un suricate.

C'était une demande en mariage improbable, originale, presque folle. La quatrième depuis qu'ils avaient emménagé ensemble. Elle avait décliné toutes les autres, farouchement éprise de liberté. Là, dans la flaque de soleil, séduite par la fantaisie de cet homme qui acceptait la sienne, elle avait dit oui.

L'horloge du salon sonna, elle était en retard. Jeanne jeta un dernier coup d'œil au miroir et quitta l'appartement.

Elle avait décidé de se rendre à pied à l'église, laquelle se trouvait à deux rues à peine. Sur le trajet, plusieurs regards s'attardèrent sur elle. Des têtes se retournèrent. Une jeune fille la filma avec son téléphone. Sa tenue ne passait pas inaperçue. Jeanne ne remarqua rien, obnubilée par une seule pensée : dans quelques minutes, elle serait avec Pierre. Il devait déjà être sur place, dans le beau costume gris qu'elle avait choisi.

Le parvis était vide. Tout le monde se trouvait à l'intérieur. Jeanne lissa l'étoffe de sa longue robe en tentant de maîtriser ses tremblements. Ses jambes la soutenaient difficilement. Elle plaqua un sourire sur son visage et passa les portes en bois.

L'église était comble. Les bancs n'avaient pas suffi, des chaises avaient été ajoutées sur les côtés, et plusieurs personnes demeuraient debout. Tous les regards convergèrent vers Jeanne. Elle n'y prêta pas attention. D'un pas lent, elle remonta la nef en ne quittant pas Pierre des yeux. Un instant, elle se demanda si sa poitrine allait résister aux assauts de son cœur. L'orgue jouait un morceau qu'elle ne connaissait pas, elle avait pourtant choisi « Hallelujah », de Leonard Cohen. Le prêtre se tenait derrière l'autel, les mains jointes devant lui.

Sur sa droite, un geste attira l'attention de Jeanne. Suzanne lui indiquait une place libre sur le premier banc. Elle sourit, et continua son chemin vers l'homme qu'elle aimait.

L'orgue se tut lorsqu'elle parvint à sa hauteur. Le silence était total. Jeanne observa longuement le visage de Pierre. Ses longs cils, son menton rond, son front droit. Jamais elle ne s'était lassée de ses traits. Ils étaient devenus son paysage, son décor. Comment allait-elle pouvoir s'en passer ? Le prêtre se racla la gorge, l'office allait devoir commencer. Elle lui adressa un maigre sourire en repensant au père Maurice qui les avait mariés, dans cette même église, cinquante ans plus tôt, puis elle souleva son voile noir, prit appui contre le cercueil pour se pencher et déposa sur les lèvres de son mari leur ultime baiser.

Théo

Deux mois plus tôt

J'ai trouvé une vieille bagnole. Un type est venu demander si on pouvait accrocher l'annonce à la boulangerie. J'étais en train de glacer les éclairs au café.

Il a dit à Nathalie : « C'est urgent, j'ai besoin de thunes. »

Elle a refusé, elle déteste quand le comptoir est encombré de papiers, elle refoule toujours les gens qui viennent déposer des pubs ou des annonces. Le type était déjà sur le trottoir quand je l'ai rattrapé. Il avait une tête qui invitait plus à la fuite qu'à la confiance, avec un œil qui clignotait et des paluches de la taille d'une raquette, mais, si lui avait besoin de thunes, moi j'avais besoin d'une caisse.

Il m'attendait sur le parking à la fermeture. Vu le prix, je m'attendais au pire, mais c'était pire que le pire. Une 205 blanche avec l'aile défoncée et le reste pas mieux. Sur le capot et le coffre, il avait

remplacé les insignes Peugeot par des insignes Ferrari. Des autocollants du meilleur goût recouvraient entièrement la vitre arrière. J'ai demandé à voir le moteur, le capot n'a jamais voulu s'ouvrir. Elle a démarré, c'est tout ce qui comptait.

— Je t'en donne cent euros, j'ai dit.

— Trois cents, non négociable, il a répondu.

— Elle va pas rouler longtemps, elle vaut pas trois cents.

Son œil a clignoté plus vite, peut-être qu'il me menaçait en morse.

— J'ai dit « non négociable », me fais pas perdre mon temps. Tu la veux ou pas ?

J'ai refait un tour de la voiture, j'ai maté les sièges, ils étaient en assez bon état.

— Deux cents et un éclair au café. J'ai que ça, frère.

Il a baissé la tête, j'en ai profité pour regarder ses mains, j'aurais pas dû. D'une claque, il m'envoyait voir Thomas Pesquet. Il m'en a tendu une :

— Ça roule. Garde l'éclair, je suis au régime.

Il a barré la carte grise et on a rempli les papiers de vente. Il a recompté deux fois les billets, et il les a enfouis dans la poche intérieure de son blouson. Un tiers de ma première paye. Avant de partir, il m'a balancé une tape dans le dos, mon bras a failli tomber. J'ai jeté mon sac sur la banquette arrière, j'ai collé le « A » et j'ai tracé.

Les rues de Paris sont blindées, la voiture cale à tous les feux rouges. C'est la première fois que je conduis depuis que j'ai eu le permis. Ici, je bouge en métro.

Demain, ça fera deux mois que je bosse. Au lycée, les profs me poussaient à faire des études. Mais j'avais plus le choix. Avec le CAP, je gagne presque la moitié du SMIC. À la pâtisserie, ils m'ont prévenu : faut pas compter sur un CDI après le diplôme. Mais, dans ce domaine, c'est pas le boulot qui manque. Je suis doué : là où je vivais avant, tout le monde adorait mes gâteaux. Ils m'en réclamaient à chaque occasion, et je me faisais pas prier pour leur en préparer. Ça doit leur manquer.

Ça klaxonne derrière. Dans le rétro, un gars me gueule dessus. Je tourne la clé, j'appuie sur l'accélérateur, la voiture tousse, je retente, elle démarre au moment où le feu passe à l'orange. J'avance, avec un petit signe de la main pour le mec dans le rétro. Il me répond avec son majeur.

J'arrive à Montreuil en même temps que la nuit. Je trouve une place rue Condorcet, en face d'une petite maison aux volets bleus. J'attrape mon sac et j'en sors le sandwich que Nathalie m'a vendu. Deux euros, parce qu'il allait partir à la poubelle. Elle a soufflé quand j'ai demandé si je pouvais la payer demain. Elle est tellement radine, ma main à couper qu'elle utilise les deux faces du PQ.

La pluie se met à tomber, je teste les essuie-glaces, ils ne marchent pas. Je m'en fous. Je ne compte pas rouler avec cette caisse. Je m'installe sur la banquette arrière, la tête calée contre mon sac, couvert de mon manteau. J'enfonce mes écouteurs dans mes oreilles et je lance le dernier Grand Corps Malade. J'allume la clope roulée que je garde depuis ce matin, et je ferme les yeux. Ça fait longtemps que je ne me suis pas senti aussi bien. Ce soir, je ne dormirai pas dans le métro. Pour deux cents balles, je me suis offert un chez-moi.

Iris

Un mois plus tôt

À deux ans, je suis tombée du cheval en bois d'un manège. Mon père m'avait mal attachée et a été distrait par ma mère, qui, depuis le banc, lui criait de me tenir. Je me suis cassé le poignet, j'ai dû être opérée et recousue. Ma mère en a voulu à mon père, mon père en a voulu à ma mère, moi j'en ai voulu au cheval. C'était ma première cicatrice.

À six ans, pour ne pas perdre face à mon cousin, j'ai tout donné lors d'une course de patins en tissu sur le parquet de ma grand-mère. Ma lèvre inférieure s'est ouverte en deux sans intervention de Moïse. À l'hôpital, ils ont recollé les morceaux avec du scotch. C'était ma deuxième cicatrice.

À sept ans, le caniche abricot de mes voisins a emporté un bout de mon mollet avec lui. C'était ma troisième cicatrice.

À onze ans, en cours d'anglais, la prof venait de m'interroger quand une violente douleur m'a

pliée en deux. Elle y a vu un subterfuge pour passer mon tour et a refusé de me laisser aller à l'infirmerie. Le lendemain matin, on m'opérait d'une appendicite, et, culpabilité aidant, je devenais la chouchoute de ma prof d'anglais. C'était ma quatrième cicatrice.

À dix-sept ans, je me suis fait retirer un grain de beauté sur la joue. Il était en relief et moche, j'avais l'impression d'avoir un Choco Pops sur le visage. Il m'a valu cinq piqûres pour l'anesthésie et six points. C'était ma cinquième cicatrice.

À vingt-deux ans, je me suis levée un matin avec une douleur au coccyx qui m'obligeait à marcher comme si j'avais des palmes aux pieds. À l'examen, le médecin a décelé un abcès qui nécessitait une opération immédiate. L'anesthésie s'est mal passée, j'ai cru crever, mais, au réveil, le plafond m'a assuré que je n'étais pas au paradis. Pendant trois semaines, j'ai eu un épais pansement idéalement placé qui a amorti mon assise. C'était ma sixième cicatrice.

À vingt-six ans, allongée sur le dos en train de bronzer à la plage, j'ai, à la faveur d'un coup de vent, reçu le pied du parasol de mon voisin de serviette sur le tibia. Il s'est confondu en excuses et en a profité pour m'inviter à dîner, j'ai préféré partir avec les pompiers. C'était ma septième cicatrice.

À trente ans, j'ai rencontré Jérémy. C'est ma huitième cicatrice.